

Bibliothèque numérique

medic@

Donné, Al.. - Du rôle que jouent les sympathies et les synergies dans les maladies

1835.

Paris : Imprimerie Le Normant
Cote : 90975

DU RÔLE
QUE JOUENT
LES SYMPATHIES
ET LES SYNERGIES
DANS LES MALADIES.

LE RÔLE
DE LA SYMPATHIE
DANS LES SYNDROMES
ET DANS LES MALADIES

DE LA SYMPATHIE

ET DES SYNDROMES

DANS LES MALADIES

PAR
J. B. B. BERNARD
DOCTEUR EN MEDICINE
PROFESSEUR DE PHYSILOGIE
ET DE PHYSIOPATHOLOGIE
A LA UNIVERSITE DE PARIS
MEMBRE DE LA SOCIETE
DE PHYSILOGIE
DE PARIS

PARIS
EDITIONS DE LA SOCIETE
DE PHYSILOGIE
DE PARIS

1860
PARIS
EDITIONS DE LA SOCIETE
DE PHYSILOGIE
DE PARIS

13.

DU RÔLE
QUE JOUENT
LES SYMPATHIES
ET LES SYNERGIES
DANS LES MALADIES.

THÈSE

SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, POUR LE CONCOURS
DE 1835,

PAR AL. DONNÉ,

DOCTEUR EN MÉDECINE, EX-CHEF DE CLINIQUE DE LA FACULTÉ, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ
MÉDICALE D'ÉMULATION, DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE, ETC., ETC.



PARIS.

IMPRIMERIE LE NORMANT, RUE DE SEINE, 8, F. S. G.

1835.

0 1 2 3 4 5 (cm)

DU RÔLE

DES JUGES

DES JUGES DU CONCOURS

ET DES COMPÉTITEURS

Président, M. ADELON.

Juges, { MM.
FOUQUIER,
CHOMEL,
BROUSSAIS,
BOUILLAUD,
DALMAS.
TROUSSEAU.

Suppléans, MM. ANDRAL, BAYLE.

Compétiteurs,

MM.	MM.
DELABERGE.	COMBETTE.
GUIBERT.	LEMBERT.
DONNÉ.	PELLETAN.
CAZENAVE.	BAZIN.
LEPELLETIER.	LEGROUX.
DANIEL.	PÉTIGNY.
BARTHÉLEMY.	GOURAUD.
HUTIN.	RUFZ.
SESTIÉ.	NONAT.
PIGEAUX.	CUVIER.

1881

DU RÔLE

QUE JOUENT

LES SYMPATHIES

ET LES SYNERGIES

DANS LES MALADIES.

QUELS que soient les causes ou les agents des sympathies, elles existent dans toute l'économie animale, et l'on ne saurait trop s'appliquer à en étudier les effets, si l'on veut perfectionner la théorie de la médecine. (BUFFON.)

Les liens qui enchaînent les unes aux autres les fonctions organiques dans l'état normal, et qui assurent l'unité et l'harmonie d'un mécanisme composé de tant de parties et de tant de fonctions différentes, sont trop étroits et trop nombreux pour ne pas jouer un rôle important dans la production des maladies, dans les symptômes par lesquels elles se produisent au dehors, et dans les modifications que l'art tente d'imprimer à l'organisme malade pour le ramener à l'état de santé. L'influence réciproque des organes dans ces circonstances devient plus sensible qu'elle ne l'est dans l'exercice régulier de leurs fonctions, et l'état morbide fait naître probablement des relations spéciales entre des organes qui n'ont physiologiquement de rapports que par quelque fonction générale, telles que la nutrition et la circulation. Pour bien appré-

cier cette influence, il ne faudrait pas moins que parcourir en entier le cadre de la pathologie, et ce sujet d'étude est une de ces questions élastiques que l'on court toujours le risque de trop étendre ou de trop raccourcir.

Barthès appelait *synergie* les concours d'actions simultanées ou successives de divers organes, concours tel que ces actions constituent la forme propre d'une fonction de la santé ou d'un genre de maladie. Il désignait par le mot de *sympathie* l'affection d'un organe éloigné à l'occasion d'une impression reçue par un autre organe, sans que cette succession puisse être attribuée au hasard, au mécanisme des organes, ni à leur concours d'action pour constituer une fonction ou un genre de maladie. Il nous semble que si l'on retranche des sympathies physiologiques celles qui appartiennent à la synergie définie, comme le fait Barthès, ce qui reste de phénomènes sympathiques se réduit à bien peu de chose. D'un autre côté, les phénomènes sympathiques que fait naître la lésion d'un organe sont tellement sujets à varier dans leur forme, dans leur nombre, suivant une multitude de circonstances, qu'il nous paraît peu utile de les distinguer en phénomènes synergiques et sympathiques. Suivant en cela l'exemple de M. le professeur Adelon, nous n'aurons point égard à la distinction établie par Barthès.

M. Adelon réserve le mot de *sympathie* à ce genre particulier d'association entre les organes, en vertu duquel quelques uns sont plus ou moins promptement modifiés, conséutivement à une action normale ou morbide de quelques autres ; mais sans que cette modification soit partagée par les organes intermédiaires, et sans qu'elle puisse être rapportée aux connexions mécaniques des parties ni à l'enchaînement naturel des fonctions.

Toutes les fois qu'une modification survenue dans un organe, à l'occasion d'une affection d'un autre organe ou de l'impression faite sur cet organe par un agent externe, peut être expliquée par

une autre cause que par l'enchaînement naturel des organes, nous ne regarderons pas cette modification comme un phénomène sympathique. Tantôt des organes s'affectent simultanément ou successivement, parce qu'ils ont été soumis à l'action de la même cause. Ainsi, nous ne prendrons point, comme un auteur moderne (Paul Reis), l'inflammation des glandes de Peyère dans la fièvre typhoïde pour un effet sympathique de l'affection gastrique.

Tantôt l'affection morbide envahit de proche en proche les tissus ; par exemple, l'inflammation de la membrane muqueuse nasale se propage dans le canal nasal, et descend jusque dans la trachée-artère et les bronches. Une urétrite peut être suivie d'une cystite. L'inflammation des membranes séreuses peut s'étendre aux organes qu'elles enveloppent.

Tantôt enfin un changement dans la quantité du sang ou dans la quantité d'un de ses principes, son mélange avec quelques substances du dehors qui ont pénétré par absorption, ou avec des substances qui ont pris naissance dans les tissus malades, explique certains effets thérapeutiques, ou certaines affections que l'on attribue souvent à la sympathie. L'effet des pédiluves dans les ophtalmies, le coryza, nous paraît bien moins dû à la sympathie de la peau avec les membranes muqueuses de l'œil et des fosses nasales, qu'à l'afflux du sang dans les membres abdominaux. La chaleur agit ici comme dans d'autres circonstances le font la position déclive, et surtout le vide pratiqué autour d'un membre, comme on l'a tenté tout dernièrement.

C'est encore à tort que l'on a regardé comme sympathique une sécrétion plus abondante d'urine, par suite de l'impression du froid sur la peau. En effet, le froid, en diminuant la transpiration insensible, augmente la quantité d'eau que contient le sang, et c'est cette quantité plus grande qui surexcite les reins. Attribuer dans ce cas l'activité des reins à leur liaison sympathique avec la peau, autant vaudrait dire que c'est par une semblable relation entre ces glandes et la membrane muqueuse de l'estomac que la

sécrétion de l'urine est augmentée après l'ingestion d'une boisson abondante.

Dans bien des cas les médicaments agissent moins par sympathie que par leur absorption et leur introduction dans le système circulatoire ; par exemple, quand leur action immédiate sur la membrane de l'estomac est nulle ou très-faible.

La circulation du pus, ou d'autres matières morbides avec le sang, concourt sans doute à la reproduction de certaines affections. Ainsi, un ulcère syphilitique très-peu étendu provoque souvent une inflammation des ganglions inguinaux bien autrement vive et tenace que l'urétrite la plus intense.

Quand on connaîtra mieux le rôle que les courants électriques que nous avons constatés entre plusieurs organes importants, tels que la peau, l'estomac, le foie, etc., jouent dans leurs fonctions, peut-être verra-t-on que certaines sympathies sont le résultat de l'action mutuelle de ces courants.

Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, l'acidité de la salive dans certaines affections de l'estomac démontre bien qu'il se fait une modification chimique dans la sécrétion des glandes salivaires. La salive, habituellement alcaline, ne peut pas devenir acide sans que les glandes ne prennent un état électrique opposé à leur état ordinaire. (*Voy. mon Mémoire dans le dernier Numéro des Archives de Médecine.*) (1)

(1) Je regrette beaucoup de ne pouvoir pousser plus loin ici l'examen du rôle que paraît jouer l'électricité dans la production des phénomènes sympathiques. Je comptais consacrer une bonne partie de ma thèse à ce sujet, et j'aurais fait entrevoir qu'il est possible maintenant d'admettre des rapports entre des organes éloignés sans sortir des lois générales qui gouvernent la matière, et sans invoquer des propriétés vitales incertaines. Il y a en effet dans les corps organisés autre chose à considérer que la matière proprement dite ; il y a des

Causes et agens des sympathies.

Demander quelle est la cause générale des sympathies, c'est demander quelle est la cause de l'enchaînement des organes, c'est demander quelle est la cause de la vie. Mais comme les sympathies n'ont point lieu d'un organe indistinctement à tous les autres, du moins au même degré, et s'exercent entre des organes non contigus sans que les organes intermédiaires paraissent affectés, on a dû rechercher quels sont les instrumens qui transmettent cette influence d'un point à un autre. Si l'on refusait d'attribuer cette fonction à aucun organe, il faudrait admettre une sorte d'action à distance, semblable à celle qu'un aimant exerce sur le fer. On a regardé comme agens des sympathies les membranes fibreuses, le tissu cellulaire, le système nerveux et le

phénomènes de chaleur et surtout d'électricité dont il faut tenir compte. Ainsi, puisque, comme je l'ai démontré, il suffit d'une légère opposition entre la nature chimique des organes pour établir entre eux des courans électriques, il n'est pas nécessaire qu'il existe entre deux parties éloignées d'autre intermédiaire qu'un conducteur humide tel que le tissu cellulaire, pour que ces parties agissent l'une sur l'autre. C'est ce qui arrive, par exemple, entre l'estomac (acide) et les glandes salivaires (alcalines), entre la peau et toutes les muqueuses, etc... (Mémoire lu à l'Institut et inséré dans les *Annales de Physique*.) Le moindre changement dans la nature de la sécrétion d'un organe ne peut donc pas se produire sans qu'il ne retentisse au loin et n'influence l'état d'un autre organe avec lequel le premier ne semble avoir aucun rapport direct. Pour moi, je ne doute pas que l'on ne parvienne à découvrir les lois des sympathies comme on a découvert celles des vices de conformation, des aberrations de nutrition, etc... L'accident qui me retient au lit depuis douze jours ne m'a pas permis de développer ces idées que j'aurais voulu soutenir de quelques expériences; je me suis vu forcé de renoncer à donner cette direction à mon travail.

système vasculaire. On a expliqué, par exemple, le lien sympathique de l'utérus et des glandes mammaires par la double anastomose de l'artère épigastrique, d'un côté avec les artères mammaires, de l'autre avec les artères utérines. Mais on ne voit pas de sympathies aussi étroites entre des organes unis cependant par des anastomoses artérielles. Nous croyons inutile de nous arrêter à réfuter les deux premières hypothèses. Avant d'examiner si le système nerveux est l'agent des sympathies, voyons quels rapports anatomiques et physiologiques se découvrent entre les organes qui sympathisent le plus fréquemment.

Les organes placés symétriquement sur les côtés de la ligne médiane, et dont la forme, la structure et les fonctions sont les mêmes, sont souvent le siège des phénomènes sympathiques. Si une glande enflammée cesse de sécréter, sa congénère redouble son action, ou quelquefois s'enflamme à son tour par ce même surcroît d'excitation. Richter a vu une cataracte par cause externe envahir l'œil qui n'avait pas été atteint par cette cause. Une dent cariée et douloureuse provoque quelquefois de la douleur dans l'os correspondant qui est sain. Bichat cite une femme atteinte d'une névralgie sciatique d'un seul côté, qui souffrait souvent de l'autre. Un vésicatoire appliqué sur le trajet du nerf malade fit disparaître la douleur des deux côtés.

Hunter a appelé sympathie de continuité le changement qui se manifeste en un point d'un organe, à la suite de l'affection d'une partie éloignée de ce même organe, lorsque les points intermédiaires ne paraissent pas lésés. Voici quelques exemples de ce genre de sympathie : le pincement de l'intestin dans la hernie étranglée est suivi de hoquets, de vomissements; un calcul dans la vessie cause dans le gland une sensation incommode qui peut aller jusqu'à la douleur; le prurit du nez est un symptôme assez fréquent de la présence des vers dans les intestins; la constipation accompagne souvent la gastrite aiguë et chronique; souvent un érysipèle passe d'un point de la peau à un autre fort distant du

premier ; une blessure de la plante du pied, sans doute par la lésion de quelque nerf, est quelquefois suivie du tétonos.

Quand l'état morbide d'un organe trouble les fonctions de celui qui le touche sans qu'on puisse apercevoir une lésion de ce dernier qui explique le trouble fonctionnel, la sympathie par laquelle il prend part à la souffrance de l'organe primitivement atteint a été désignée par Hunter sous le nom de *sympathie de contiguïté*. Ainsi l'on explique le vomissement dans la péritonite, le délire, les convulsions, la paralysie, dans la méningite, et dans la péricardite, le trouble des mouvements du cœur, etc.

Des organes non symétriques, non continus ni contigus, mais dont la structure et les usages sont analogues, montrent de fréquentes sympathies morbides. C'est sur l'observation de faits de cette nature que M. Broussais a fondé cette loi féconde de pathologie : lorsqu'une irritation a existé pendant long-temps dans un organe, les tissus analogues à celui qui souffre sont peu à peu disposés à contracter les mêmes affections. Ainsi les inflammations chroniques de la plèvre se répètent facilement dans la péritoine, celles de la membrane muqueuse gastro-intestinale dans la membrane pulmonaire; ainsi dans le rhumatisme et dans la goutte l'affection d'une partie du système fibreux est souvent suivie de l'affection de toutes les autres; et la phlegmasie des ganglions lymphatiques, dans un point tend à envahir tout le système.

Cette tendance d'une affection à se reproduire successivement dans toutes les parties d'un même système organique, est, comme l'indique l'auteur de l'*Examen des Doctrines médicales*, une des causes de ce que l'on appelle *diathèse*.

Il suffit que des rapports fonctionnels étroits lient entre eux des organes éloignés pour qu'ils manifestent de fréquentes sympathies morbides. On conçoit que, par la dépendance mutuelle des fonctions de la peau et des membranes muqueuses, surtout de la membrane pulmonaire, des reins et du tissu cutané, de l'utérus

et des glandes mammaires, une impression ne peut être faite sur un de ces organes sans retentir sur l'autre.

Enfin on observe encore des relations sympathiques entre des parties qui reçoivent les branches d'un même tronc nerveux, ou dont les nerfs, partis de troncs différens, sont unis par quelque anastomose. On a expliqué de cette manière les convulsions ou la paralysie du releveur de la paupière supérieure, qui surviennent quelquefois à la suite de la contusion ou des plaies du sourcil. On conçoit que la lésion de la branche frontale de l'ophtalmique produit quelque perturbation dans un muscle qui reçoit ses nerfs du même tronc qui fournit cette branche. On a encore expliqué la transmission de la douleur de l'oreille malade aux dents, et des dents malades à l'oreille, par l'anastomose que la corde du tympan établit entre le nerf facial et le nerf lingual. Les anastomoses si multipliées des nerfs de la huitième paire et du grand sympathique, ne coïncident-elles pas non plus avec les fréquentes sympathies des viscères contenus dans la poitrine et l'abdomen?

Comme nous venons de le voir, les nerfs peuvent, dans quelques circonstances, être les agens de ce que l'on a appelé *irradiation sympathique*; mais aussi des parties liées entre elles par des anastomoses nerveuses, ou qui reçoivent des branches de la même paire, ne manifestent pas toujours de sympathies.

Si donc le tissu nerveux est le seul qui puisse être regardé comme l'organe conducteur des sympathies, on voit que le plus souvent le système tout entier doit participer à la production de ce phénomène, c'est-à-dire que les centres nerveux sont alors intermédiaires entre l'affection d'un organe et la modification qui survient dans un autre à l'occasion de cette affection. On conçoit bien ainsi les sympathies entre les organes symétriques, entre les organes analogues de structure et de fonctions, ou entre ceux dont les fonctions sont dépendantes les unes des autres. C'est par le cerveau qu'une impression sur les membranes muqueuses du nez, des poumons, de l'estomac provoque la contraction mus-

culaire qui produit l'éternuement, la toux, le vomissement. C'est encore par le cerveau qu'une excitation portée sur la membrane pituitaire dans la syncope réveille les mouvements du cœur. L'influence nerveuse ne joue pas toujours un rôle manifeste dans toutes les fonctions; aucune cependant n'en est entièrement indépendante. Toute impression arrivant des organes aux centres nerveux ne se résout pas nécessairement en une sensation, comme toute action du cerveau sur les viscères ne se traduit pas en une contraction musculaire.

C'est surtout à M. Broussais que l'on doit d'avoir fait voir le rôle que jouent le système nerveux en général et en particulier, les anastomoses de nerfs splanchniques avec les nerfs encéphalo-rachidiens, dans tous les phénomènes d'associations morbides. Il est constaté, dit-il, dans sa physiologie appliquée à la médecine, que l'action d'un organe se réfléchit sur les autres par le moyen des nerfs, ce qui constitue les sympathies.

La force nutritive, cette portion si importante des forces organiques, peut s'exercer, comme on le voit dans les végétaux, indépendamment de toute influence nerveuse. Il serait donc possible que même dans les animaux, lorsqu'à la suite d'une modification survenue dans un organe il se passe dans un organe voisin un changement de constitution chimique, c'est-à-dire de nutrition, les nerfs ne fussent pas l'agent de cette sympathie, comme, par exemple, lorsqu'une cataracte commençante disparaît par l'application répétée de la pommade ammoniacale.

Rapport entre les sympathies morbides et les sympathies physiologiques.

On aperçoit souvent une relation intime entre les sympathies pathologiques de deux organes et leurs synergies dans l'état de santé, de telle façon que les premiers ne font que faire ressortir

davantage l'union qui existe normalement entre ces organes. Ainsi les nausées s'accompagnent de la surexcitation des glandes salivaires ; le foie est souvent irrité dans la gastrite, et les ganglions mésentériques dans l'entérite. Une uréthrite violente peut amener la cessation de la sécrétion urinaire par l'irritation des reins. Les organes dont les rapports fonctionnels sont le plus souvent multipliés, sont aussi ceux qui contractent le plus souvent des associations morbides. Tels sont les muqueuses, et surtout l'estomac, le cerveau, les poumons, la peau, le foie, etc.

Cette relation entre les sympathies morbides et les sympathies physiologiques fait concevoir, dans quelques cas, pourquoi un phénomène d'association ne naît dans un organe qu'à l'occasion de telle modification dans un autre organe, et non à l'occasion de telle autre. Une maladie chronique de la peau, par exemple, n'amène pas de pneumonie, parce qu'elle ne trouble pas notablement le rapport normal établi entre la transpiration cutanée et les fonctions respiratoires. Au contraire, l'impression du froid sur la peau trouble ce rapport, et peut être suivie d'une inflammation du poumon. Il existe un tel lien entre les fonctions de la peau et les fonctions des membranes muqueuses, que tout ce qui excite l'activité du tissu cutané diminue celle du tissu muqueux et *vice versa*.

En été surviennent les maladies de la peau et les catarrhes sont peu fréquents. En hiver, au contraire, les maladies catarrhales se multiplient. Les appareils de la nutrition, concourant tous au même but par des actes successifs et synergiques, sont unis plus intimement par des sympathies que chaque appareil de relation ne l'est avec ceux de sa classe. Ces derniers en effet nous mettent en rapport avec les corps extérieurs, par des actions plus indépendantes les unes des autres. Aussi ne voit-on guère les affections de l'œil, de l'oreille, du nez, se reproduire à la bouche, dans les muscles, tandis que les maladies des organes digestifs troublent la circulation, la respiration, etc.

Mais nous sommes loin cependant de penser que toutes les sympathies morbides ne soient que des sympathies normales troublées et rendues plus apparentes par l'état morbide, ni qu'on puisse expliquer de cette manière toutes les particularités des sympathies pathologiques. Ainsi je me rappelle une femme affectée de rhumatisme articulaire aigu du poignet droit, chez laquelle la sensibilité des organes génitaux s'est transportée dans le creux de la même main pendant toute la durée de la maladie. (J'ai cité cette observation dans le journal hebdomadaire.)

Tissot a établi dans les sympathies une distinction qui, sans être d'une grande utilité, ne doit pourtant pas être négligée. Par rapport à un organe déterminé, la sympathie est active quand cet organe fait retentir dans d'autres points de l'économie l'impression qu'il a subie ; elle est passive quand le même organe reçoit en quelque sorte le contre-coup de la modification qu'un autre a éprouvé. Pour déterminer la puissance comparée des tissus et des organes, considérés comme point de départ d'irradiations sympathiques, il suffit d'observer l'inflammation aiguë dans chacun d'eux, et d'apprécier l'intensité et le nombre des phénomènes sympathiques généraux et locaux que cette inflammation fait naître. On trouvera en général que cette puissance est en raison de leur structure vasculaire et nerveuse ; souvent ce n'est qu'autant que la maladie a développé de la douleur dans un organe qu'il devient le centre de phénomènes sympathiques. Il en est peu qui alors ne puissent devenir la cause de réactions plus ou moins nombreuses. Mais le nombre des organes qui peuvent être évidemment le siège de sympathies passives est beaucoup plus restreint ; plus un organe joue un rôle important dans une fonction générale, telle que l'innervation, la circulation et la nutrition, plus le trouble de son mécanisme est une partie essentielle des symptômes généraux qui accompagnent une phlegmasie aiguë. Tels sont le cerveau, le cœur, l'estomac, la peau, les poumons, les reins. On ne peut pas dire qu'il y ait exagération d'une sym-

pathie physiologique spéciale entre une articulation et les reins par exemple; et si la sécrétion urinaire est troublée dans la goutte et le rhumatisme, c'est à cause du rapport intime qu'a cette fonction particulière avec la constitution chimique du sang. Aussi l'avantage que l'on retire de l'emploi du colchique dans le rhumatisme goutteux paraît-il tenir à l'influence de cette substance sur la sécrétion des reins; du moins a-t-on trouvé une plus forte proportion d'acide urique dans les urines de quelques malades après son usage.

Les sympathies morbides dont un même organe est la cause, ou dont il éprouve l'effet, varient suivant bien des circonstances. En général, toutes les fois qu'il prend un accroissement rapide par l'effet d'une maladie, ou d'une manière naturelle, il exerce sur les autres parties de l'économie animale une influence plus grande et réciproquement. Dans l'enfance, les viscères abdominaux et l'encéphale sont liés entre eux par des sympathies fort actives. Aussi de tous les symptômes sympathiques que fait naître la gastro-entérite chez les enfans, ceux qui procèdent du cerveau sont-ils prédominans. De là aussi les symptômes cérébraux qui sont souvent produits par la présence de vers dans les intestins. Est-ce par cette même association, ou par une association plus directe, que les affections de plusieurs autres organes viennent spécialement retentir dans le cerveau à cet âge? c'est ce qu'il est difficile de décider.

La puberté amène naturellement la guérison de plusieurs maladies. Dans la jeunesse les poumons manifestent une grande aptitude à s'affecter sympathiquement. Dans la vieillesse les sympathies deviennent moins actives en général; quelques unes s'éteignent.

Un autre cause de variation des sympathies résulte de l'intermittence d'action de certains organes. Voyez comme à chaque période menstruelle, et surtout comme pendant la gestation, les réactions mutuelles de l'utérus et des principaux viscères se mul-

tiplient et prennent de l'intensité. La prédominance d'un organe, d'un appareil ou d'un système, qu'elle soit acquise par un exercice fréquent, ou qu'elle soit naturelle et qu'elle constitue une idiosyncrasie ou un tempérament, doit avoir aussi la plus grande influence dans les sympathies dont ils sont le terme ou le point de départ. Supposons une même cause, un accès de colère par exemple, qui agisse sur trois tempéramens différens : le bilieux sera pris de vomissements et d'ictère, le sanguin sera atteint d'une hémoptysie, tandis qu'un sujet nerveux tombera en syncope, ou sera saisi de convulsions.

Du rôle que jouent les sympathies et les synergies dans les maladies.

Les phénomènes sympathiques se développent naturellement à différentes époques des maladies, et peuvent y jouer des rôles très-différens. En outre, l'art, par les différens agens thérapeutiques, fait naître artificiellement des sympathies dont le résultat est de ramener à l'état normal les organes qui s'en étaient écartés.

Rôle que jouent les sympathies dans la production des maladies.

Les rapports sympathiques qui existent entre plusieurs organes deviennent souvent une cause de maladie, en ce qu'une impression interne ou externe que subit un organe sans être lésé va retentir sympathiquement dans un autre qui s'irrite ou s'enflamme.

La maladie dans ce cas n'est point le symptôme d'une autre maladie, elle est idiopathique et persiste quoique la cause ait disparu. Quelquefois le second organe sur lequel l'impression

est réfléchie ne devient pas malade, mais il réagit à son tour sur un troisième que quelque cause prédisposait à s'affecter. Ainsi, lorsque la peau saisie par une sensation de froid subite, lorsque le cerveau, ébranlé par une vive passion, agissent sur l'utérus en troubant ou en supprimant le flux mensuel, l'utérus, à son tour, peut réveiller des sympathies très-variées qui pourront devenir autant de maladies, des hématémèses, des hémoptysies, etc.

Les organes qui sont le plus exposés à l'action des agens modificateurs, c'est-à-dire la peau et la muqueuse gastro-intestinale, le cerveau en qui vont retentir les impressions organiques internes et les impressions morales, sont le plus souvent l'intermédiaire par lequel les causes des maladies agissent sur des organes éloignés.

C'est surtout comme chargée d'opérer une excrétion importante, et par les relations que cette fonction établit entre elle et d'autres tissus, que la peau sans s'affecter elle-même devient la cause d'un grand nombre de maladies. Comme nous l'avons déjà dit, c'est presque toujours parce que la transpiration est diminuée, et non parce qu'elle est augmentée, que les tissus en rapport de fonctions avec le derme sont atteints de maladies. En effet, les muqueuses éprouvent un surcroît d'excitation quand la peau, par l'impression d'un air froid et humide, est entravée dans ses fonctions, et pour peu qu'un point du tissu muqueux soit prédisposé par une autre cause, on conçoit que ce redoublement d'activité devienne pour lui une cause de phlegmasie; c'est surtout la muqueuse des voies aériennes, la muqueuse intestinale, et celle de la vessie qui se montrent sympathiquement sensibles aux modifications que subit le tissu cutané. L'estomac et le foie au contraire sont bien plus sujets à s'affecter par l'action de la chaleur que par celle du froid sur l'enveloppe extérieure du corps. Les séreuses et surtout la plèvre, et le tissu fibreux, sont souvent lésés par suite de l'impression du froid sur la peau. On a dit avec raison (M. Chomel) que l'action du froid sur la peau ne suffit pas pour produire

une pneumonie, puisqu'une telle action est le plus souvent sans résultat. Cependant quand un organe a déjà éprouvé plusieurs fois la même affection, l'habitude peut alors constituer une telle prédisposition, que l'impression du froid sur une partie déterminée, à la plante des pieds, par exemple, reproduit presque à coup sûr l'affection. Telle est dans bien des cas l'angine tonsillaire, le coryza, la bronchite.

Par la nature même des corps avec lesquels l'estomac est souvent en contact, et par leur action chimique, quand cet organe transmet aux autres organes l'impression irritante à laquelle il est soumis, c'est que lui-même le premier est lésé.

Il n'en est pas de même du cerveau qui peut ne ressentir qu'une modification passagère, et qui ne dépasse pas l'état physiologique, quoiqu'il ait excité sympathiquement dans plusieurs autres organes un état morbide durable. C'est surtout dans les viscères abdominaux que vont retentir les impressions reçues par le cerveau. Mais les maladies sympathiques qui ont leur point de départ dans cet organe important, varient aussi suivant certaines prédispositions individuelles.

Il est remarquable que la nature aiguë ou chronique des maladies dépende beaucoup de la manière dont les causes ont agi sur l'organe, agent intermédiaire de leur action. Une chaleur prolongée, des chagrins répétés produisent diverses affections chroniques. Un froid subit, un accès de frayeur donnent une entérite aiguë, un ictère. Des organes qui ne causent ordinairement que des sympathies obscures peuvent, s'ils deviennent le siège d'une violente douleur, en éveiller de redoutables, ainsi on voit le téton suivre quelquefois la distension des ligamens.

C'est surtout quand un organe est malade qu'il développe dans d'autres organes des affections qu'à bon droit on appelle *sympathiques*. Tantôt alors cette nouvelle affection se joint comme complication à l'affection primitive, tantôt en raison de l'importance vitale de l'organe qui en est le siège, elle devient la maladie

principale, celle sur laquelle l'homme de l'art doit diriger toute son attention. Il n'est pas toujours facile de distinguer si une sympathie morbide est le résultat d'une irradiation nerveuse et d'une simple irritation de l'organe qui manifeste cette sympathie, ou si à la suite de l'impression envoyée par le cerveau, l'organe s'est affecté, si l'on peut ainsi dire, pour son compte. Dans quelques cas, il est évident que la modification sympathique nerveuse dans un organe n'est pas un état inflammatoire, par exemple, quand l'estomac est en proie à des vomissements, que la langue reste humide sans coloration insolite, et que la région épigastrique n'est pas douloureuse au toucher; et encore quand il survient des nausées par suite d'un obstacle mécanique au libre transport des matières fécales dans les intestins. Peut-être y a-t-il bien des nuances entre le changement organique qui amène un simple trouble fonctionnel sans lésion appréciable et un véritable état phlegmasique. On ne doit sans doute négliger aucun moyen de découvrir à quel point une affection sympathique doit être traitée pour elle-même; mais telle est la liaison intime de toutes les parties de l'organisme, que nous pensons que souvent en agissant sur un phénomène que l'on doit regarder comme l'effet d'un autre phénomène, on agit en même temps sur la cause.

La lésion secondaire d'un organe suit ordinairement la même marche et a le même type que la lésion primitive qui la détermine. Une maladie aiguë développe une affection sympathique aiguë; dans l'entérite, les ganglions lymphatiques du mésentère sont souvent atteints d'un degré d'inflammation correspondant à celui des intestins. Du reste, que la lésion soit primitive ou consécutive, on conçoit qu'elle sera toujours relative à la structure et aux fonctions du tissu dans lequel on l'observe. Une portion du tissu cellulaire, une membrane séreuse, une membrane muqueuse, qu'ils s'enflamment sympathiquement ou non, se tuméfient, suppurent, exhalent de la sérosité, ou rougissent et sécrètent de la mucosité de la même manière dans les deux cas. Ce n'est donc pas par l'in-

pection anatomique que l'on peut décider si une affection est essentielle ou sympathique, mais bien en analysant le développement successif des symptômes.

C'est souvent à tort, suivant nous, que l'on regarde comme sympathiques les inflammations du cerveau, des poumons, de la plèvre, de l'estomac, du foie, qui surviennent à la suite des blessures et des opérations. C'est l'affaiblissement général qui rend les blessés plus impressionnables aux causes ordinaires des maladies, et quand la plaie change d'aspect, dans ce cas c'est bien plutôt là une sympathie passive qu'une sympathie active. Mais on peut regarder comme sympathiques, avec les auteurs, les hépatites qui surviennent à l'occasion des plaies de tête qui ont eu lieu sans commotion capable de léser mécaniquement le foie.

Dans les métastases, c'est encore par sympathie qu'un organe devient malade, et fait ainsi disparaître l'affection primitive. Cette sympathie ne dépend pas souvent de rapports fonctionnels spéciaux : c'est ainsi que la goutte peut être remplacée par la phlegmasie de beaucoup d'organes différens, quelquefois la sympathie s'exerce presque constamment entre les mêmes organes. L'inflammation de la parotide est souvent remplacée par celle des testicules, et les exanthèmes cutanés par l'infiltration du tissu cellulaire et par un épanchement dans les séreuses. D'autres fois elle a lieu entre des organes similaires ou entre les parties d'un même tissu. Ainsi la goutte abandonne une articulation pour se reporter sur une autre, ainsi l'érysipèle se porte rapidement d'un point à un autre de l'enveloppe cutanée.

Quand on supprime trop rapidement une sécrétion morbide naturelle ou artificielle, qui dure depuis long-temps, et qu'il en résulte une affection interne, si l'on ne veut pas reconnaître la part que peut avoir prise à cette affection un changement chimique dans les humeurs, on ne peut cependant y voir un phénomène sympathique. Il faudrait admettre en effet qu'une partie souvent bornée d'un organe qui à l'état morbide ne donnait nais-

sance à aucun phénomène sympathique, en produisit aussitôt qu'elle paraît revenue à l'état normal.

Des symptômes considérés comme phénomènes sympathiques.

C'est surtout comme étant la source de la plupart des symptômes par lesquels les organes traduisent leurs souffrances à nos yeux, que les sympathies jouent un rôle immense en pathologie. Les symptômes, il est vrai, ne constituent pas toute la maladie, mais il faut bien le reconnaître dans des affections dont le siège organique paraît être le même, tels que la fièvre jaune et le typhus, l'ensemble des symptômes qui est caractéristique pour chacune d'elles, semble montrer que les phénomènes sympathiques ne varient pas seulement selon l'organe qui en est le point de départ, mais aussi selon des différences qui nous échappent dans la lésion, et qui peuvent tenir à la cause de la maladie.

Les symptômes que l'on peut appeler sympathiques, par opposition à ceux qui sont propres à l'organe lésé, sont certainement comme toute modification fonctionnelle, dus à un changement physique dans les tissus qui en sont le siège; mais ce changement n'est point du genre de celui qui répond aux mêmes symptômes quand ils sont locaux, puisqu'il ne laisse pas de trace dans les tissus; par exemple dans la fièvre typhoïde, quand on observe, ce qui arrive quelquefois, des symptômes semblables à ceux de la méningite, les méninges peuvent être trouvées intactes.

La nature aiguë ou chronique d'une affection, et aussi son intensité, ont la plus grande influence sur le nombre et sur la nature des réactions sympathiques qu'elle provoque. Les maladies aiguës s'accompagnent de symptômes généraux et de symptômes locaux résultant de sympathies particulières entre l'organe malade et un ou plusieurs autres. Les maladies chroniques ne développent que cette seconde espèce de symptômes.

Tous les organes, même ceux dont la vitalité est la plus obscure, tels que les os et le tissu fibreux lorsqu'ils sont enflammés, peuvent à des degrés divers exercer une réaction qui devient générale, parce que les systèmes qu'elle atteint sont répandus dans toute l'économie et sont dominés par un organe central qui ne peut être impressionné sans modifier tout le reste du système. C'est là l'origine des symptômes généraux, l'origine de la fièvre qui accompagne toute affection locale un peu étendue ou un peu intense. Si cette généralisation est un phénomène sympathique, le système nerveux doit en être l'agent. Le cerveau, modifié sympathiquement par l'impression qu'il reçoit de l'organe malade, réagit à son tour sur le cœur, sur les poumons, sur les reins, sur la peau, sur le tube digestif, et en un mot sur tous les organes et sur toutes les fonctions. Mais n'existe-t-il entre le cerveau et l'organe lésé que des réactions directes? Les sympathies sont-elles toujours indirectes entre ce même organe et les principaux viscères? il est permis d'en douter. D'un côté l'estomac dont les liens sympathiques sont si étroits, si nombreux, dans bien des cas s'irrite sympathiquement, et c'est par son intermédiaire que les centres nerveux ressentent le contre-coup de la lésion primitive. D'un autre, les appareils de la vie nutritive sont tellement enchaînés par les nerfs qu'ils peuvent bien réagir les uns sur les autres sans l'intermédiaire de l'estomac et du cerveau. De même qu'en physiologie on ne peut se faire une idée complète d'une fonction sans examiner l'influence qu'ont sur elle toutes les autres, de même la fièvre est une fonction pathologique qu'on ne peut bien comprendre qu'en tenant compte de l'action et de la réaction réciproques de tous les organes sortis de leur état normal.

Chaque organe met en jeu des sympathies particulières. Tantôt elles sont à peu près constantes, elles aboutissent aux mêmes organes qui s'affectent de la même manière; tantôt elles sont irrégulières ou par leur siège ou par leur nature. En effet, la sympathie qui lie deux organes ne se manifeste pas toujours par des

effets semblables. La même passion peut déterminer tantôt la syncope et tantôt un redoublement d'activité dans les mouvements du cœur. La gastro-entérite exalte dans un cas, et dans l'autre abolit les fonctions des sens.

Quelquefois la douleur sympathique l'emporte sur la douleur de l'organe lésé; telle est souvent la céphalalgie dans la gastrite, la douleur du gland par la présence d'un calcul dans la vessie, et celle dont le genou est le siège, dans la luxation spontanée du fémur. Elle peut même être seule aperçue. Baglieri cite une femme qui se plaignait d'une douleur vive dans l'un des reins qui était sain, tandis qu'on trouva un calcul dans l'autre. Nous citerons quelques exemples de ces sympathies dont quelques unes fournissent des signes importants. La néphrite s'accompagne de vomissements et de rétractions du testicule du côté du rein malade; l'hépatite de vomissements et d'une douleur à l'épaule droite. Les ascarides dans le rectum excitent des contractions dans la vessie; un calcul dans la vessie fait naître le ténesme de la douleur au rectum. « Toutes les fois que la vessie est pleine d'urine dont « elle ne peut se débarrasser, on y sent, dit M. Broussais, des « coliques qui se répètent dans le gros intestin, et déterminent « des gaz fort incommodes. On reconnaît ici l'effet d'une vérité « sympathie exercée sur le colon; mais la réciprocité existe « entre ces organes: car dans les coliques venteuses, il est rare « que la fonction de la vessie ne soit pas troublée. » Les coliques de la matrice dans les règles douloureuses, rendent froide la peau du bas-ventre. L'aménorrhée trouble les fonctions digestives, et fait naître des appétits bizarres. Nous rappellerons encore l'état de la langue dans la gastrite.

Du rôle que jouent les sympathies dans la guérison des maladies.

On doit à M. Roux d'avoir fait ressortir l'importance des sympathies dans le mécanisme, si on peut ainsi dire, de la guérison des maladies. Sous le nom de *sympathies artificielles*, il en a fait une classe à part. Quelquefois en outre la cessation naturelle d'une affection pathologique est précédée de certains phénomènes qui ont une part plus ou moins grande à la guérison. On voit que je veux parler des crises. Ainsi une épistaxis peut terminer une congestion cérébrale, une diarrhée peut faire disparaître un épanchement aqueux, une éruption de pustules sur un point déterminé de la peau est quelquefois la crise du rhumatisme.

Quand c'est le rétablissement d'une fonction naturelle qui précède ou accompagne le rétablissement de la santé; quand des sueurs ou les règles paraissent, il peut y avoir dans quelques cas réaction sympathique de l'organe qui recommence à agir, sur l'organe malade; mais le plus souvent ce phénomène ne provient point d'une sympathie particulière; il n'est qu'une expression plus vive dans l'organe qui agit, du retour général des fonctions à leur état normal.

Rapporterons-nous à la sympathie la suspension des progrès d'une maladie chronique, telle que la phthisie tuberculeuse, par le travail nutritif qui se passe dans la matrice pendant la gestation?

Mais les sympathies qui concourent à la guérison des maladies sont bien plus souvent provoquées par l'art qu'elles ne naissent du jeu spontané de l'organisme. Tantôt le médecin se propose,

en excitant un organe qui est à sa portée, de stimuler toute l'économie ou un organe en particulier; tantôt en diminuant l'irritation d'un organe, il la diminue dans un autre: telle est l'utilité des lavemens dans la gastrite; tantôt par la stimulation d'une partie, ou par le travail morbide qu'il y établit artificiellement, il détourne les forces concentrées sur un organe, il opère une révulsion.

L'influence sympathique est surtout évidente quand un organe est excité par l'irritation qu'un agent thérapeutique produit dans un autre. Ainsi, dans la syncope, des vapeurs d'acide acétique ou d'ammoniaque, en stimulant vivement la membrane de Schneider ou l'impression du froid sur la peau de la face, réveillent le cerveau; celui-ci, à son tour, réagit sur le cœur; mais ce n'est plus là qu'un rapport fonctionnel. Il ne se passe donc rien de sympathique quand on agit, pour ainsi dire, directement sur le cerveau, par exemple en y ramenant une plus grande quantité de sang par la position horizontale. Mais il y a sympathie quand, par des lavemens irritans, on excite dans l'asphyxie le cœur et les poumons. Nous citerons encore l'astriction sympathique que l'impression du froid sur la peau cause dans presque toutes les membranes muqueuses, mais surtout dans celles qui sont voisines des points refroidis; par exemple l'influence des affusions froides sur le ventre dans la métorrhagie. Cette même influence se répand aussi d'une muqueuse à une autre. On connaît l'action des brossons froides, des acides affaiblis, et des autres agens en général introduits dans l'estomac pour arrêter les hémorragies internes.

La révulsion, si l'on peut la considérer comme un phénomène sympathique, diffère toutefois du plus grand nombre des sympathies en ce que l'irritation portée sur un organe, loin de se répéter sur l'organe malade, diminue au contraire le travail morbide dont il est le siège. Cependant il arrive assez souvent que le but est manqué, justement parce que le point que l'on irrite réagit de la

manière ordinaire sur la partie souffrante, et augmente sa souffrance. Ceci arrive surtout quand on choisit la muqueuse gastro-intestinale pour y exercer la révulsion. Au contraire la stimulation de la peau, ou pour mieux dire, d'une partie limitée de la peau, est ordinairement sans danger. Or, il faut remarquer d'abord que l'estomac et les intestins sont bien plutôt le point de départ des sympathies morbides quand on les surexcite, que lorsqu'on suspend leurs fonctions; au contraire, le tissu cutané n'est une cause de maladie que lorsque ses fonctions sont entravées. En outre, si l'on excitait à la fois tout le système cutané, nul doute que le plus souvent, loin d'exercer ainsi une révulsion, on n'augmentât la maladie, à cause de la réaction générale qui suivrait une telle excitation. Or, l'homme de l'art n'est pas souvent le maître de limiter la stimulation à tel ou tel point du tube digestif.

Quand la révulsion est exercée sur la peau, c'est en général sur les points les plus voisins de l'organe souffrant: ainsi un moxa à la région épigastrique arrête des vomissements opiniâtres. Cependant la proximité pourrait être telle que la révulsion se changerait en irritation sympathique, par exemple si l'on appliquait un vésicatoire sur un phlegmon.

Tous les organes, toutes les parties d'un même organe, n'entre tiennent pas avec une partie déterminée des relations sympathiques d'une égale intimité. La connaissance de ces rapports dirigea le médecin dans le choix du siège de la révulsion. On agira sur l'estomac et les intestins dans quelques maladies de la tête, on appliquera les sangsues aux mamelles dans la ménorrhagie, on emploiera les vomitifs dans la dyssenterie, on activera la sécrétion salivaire dans l'odontalgie; on cherchera surtout à rappeler par une stimulation artificielle le travail morbide qui a abandonné un organe peu important pour se reproduire dans un viscère.

Des sympathies considérées dans quelques organes particuliers.

Il nous reste à dire quelques mots sur les sympathies particulières, soit actives, soit passives, qui distinguent chaque tissu, chaque système d'organes, ainsi que les principaux viscères.

Le tissu cellulaire lorsqu'il est enflammé, dans un point de son étendue fait naître à un haut degré les sympathies générales qui accompagnent toute phlegmasie aiguë. Il est quelquefois le siège d'affections locales que l'on peut regarder comme critiques. La part qu'il prend à la maladie aiguë d'un organe n'est exprimée en général que par l'augmentation de la résorption. Au contraire, dans les maladies chroniques du cœur, du poumon, du foie, l'exhalation y augmente souvent, mais c'est plutôt là un effet d'une modification de la circulation, que d'une sympathie particulière entre les viscères et le tissu cellulaire. Les membranes séreuses sont en rapport sympathique avec la peau. Elles n'ont du reste que les relations des organes auxquels elles appartiennent. Les collections de sérosité dans une séreuse qui accompagnent la phlegmasie chronique de l'organe qu'elle recouvre, résultent probablement de ce que l'inflammation s'est propagée à cette membrane.

Les vaisseaux artériels et veineux ne paraissent être le point de départ ou le terme que de sympathies fort obscures. Dans la phlébite, les symptômes généraux ne sont pas le produit de réactions sympathiques. Le système lymphatique est dans les maladies le siège de phénomènes que les uns attribuent à la sympathie, les autres aux causes humorales. Quand les différentes portions de ce système s'affectent les unes à la suite des autres, on peut l'attribuer à ce que la même cause agit sur des organes prédisposés à s'enflammer par une constitution particulière. C'est ce qu'on observe chez les individus scrofuleux.

Les relations sympathiques des os sont peu apparentes. Les douleurs et la carie ostéocopes dans la syphilis, la fragilité des os dans les affections cancéreuses, ne nous paraissent pas des phénomènes sympathiques pas plus que la coïncidence de l'affection des os durs, tels que le tibia, la clavicule, le coronal avec la syphilis, et celle des scrofules avec l'inflammation des os courts et de l'extrémité des os longs.

Le tissu fibreux est surtout en rapport avec la peau et s'affecte souvent lorsque celle-ci est exposée au froid, il suffit qu'une portion circonscrite du derme éprouve cette influence pour déterminer un rhumatisme dans le voisinage.

La peau, comme nous l'avons fait voir, entretient des sympathies multipliées et surtout avec les membranes muqueuses, les poumons, les reins, les membranes séreuses et le tissu cellulaire. Ce n'est pas entièrement par sympathie que les viscères s'enflamment lorsque la peau est soumise à l'action du froid, il y a là aussi un effet en quelque sorte mécanique, le sang de la périphérie se reporte vers les organes intérieurs, et cette cause concourt avec une réaction particulière, et avec la prédisposition d'un organe, pour l'enflammer.

Les liens sympathiques des muqueuses sont des plus importants, ils ont lieu d'une muqueuse à l'autre, et non seulement la muqueuse gastrique, mais tout l'ensemble du système paraît s'affecter quand le cœur et le cerveau généralisent une affection locale. Chaque membrane en particulier envoie et reçoit des impressions spéciales.

Quoique les fibres du cœur se montrent plus sensibles à l'irritation mécanique de leur membrane interne qu'à leur irritation propre (Bichat et Nysten), et qu'il en soit probablement de même des muscles qui doublent les muqueuses, cependant rien ne démontre que les muscles de la vie nutritive ne reçoivent pas directement des réactions sympathiques.

Les muscles soumis à la volonté sont plus souvent le siège de

phénomènes sympathiques que leur point de départ. Ce n'est jamais que par l'intermédiaire du cerveau que les organes se mettent en relation avec les muscles.

Les nerfs sympathisent entre eux, 1^o quand l'affection d'un nerf est partagée par celui du côté opposé comme on le voit dans l'amaurose ; 2^o quand elle passe d'une branche dans d'autres branches du même tronc : ainsi un rameau des temporaux superficiels est intéressé dans l'opération de l'artériotomie, et toute la face qui reçoit des branches de la cinquième paire devient douloureuse ; 3^o quand deux nerfs du même côté sympathisent sans appartenir au même tronc : par exemple, la lésion du nerf frontal peut causer une cécité subite par l'affection du nerf optique.